

Article

« Gratok. Langue de vie et langue de mort »

Régine Robin

Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal, vol. 40, n° 3, 1995, p. 482-487.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/003964ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

GRATOK. LANGUE DE VIE ET LANGUE DE MORT

RÉGINE ROBIN

Université du Québec à Montréal, Montréal, Canada

Abstract

In this text the author pursues his reflection on the relationships between identity and language(s), and between memory and history, which she deals with in two recently published works, Le deuil de l'origine. Une langue en trop, les langues en moins (Presses de l'Université de Vincennes, 1993), and Le naufrage du siècle (Berg International, 1995).

Résumé

Ce texte s'inscrit dans la réflexion générale menée par l'auteur sur les relations entre identité et langue(s), mémoire et histoire, avec notamment ses deux dernières parutions : Le deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins (Presses de l'Université de Vincennes, 1993), Le naufrage du siècle (Berg International, 1995).

Quand elle était toute petite, mais vraiment toute petite, c'était l'Occupation. Au début de l'année 1944, fuyant les nouvelles rafles, les scellés ayant été posés sur la porte de leur misérable appartement de Belleville, ils s'étaient réfugiés dans un garage abandonné sis sur un terrain vague au bout de la rue Vilin, juste au-dessous des escaliers, au débouché du passage Julien-Lacroix. C'était un terrain vague ordinaire, avec une herbe de fin d'automne, sale, qui s'étalait entre des cailloux. Dans un coin du terrain vague, non loin d'un réverbère, le garage, sorte d'appentis en dur, avec des fenêtres plus ou moins opaques, ou des fenêtres qu'on avait tout simplement oublié de nettoyer au moins depuis la défaite de la Commune. Ils étaient nombreux à avoir échoué dans ce garage. Sa mère et elle, son ours en peluche Gratok, un couple âgé, deux adolescents à l'allure athlétique, et une jeune femme qui pleurmichait tout bas, jour et nuit.

Des matelas à même le sol, une cuisinière à gaz de guingois, un lavabo et une glace ébréchée, et, dans un coin qui donnait directement sur l'extérieur par une seconde porte, de vieilles toilettes à la turque, un trésor en ces années-là, qu'on s'efforçait de garder propres dans la mesure du possible, et qui étaient l'objet de constants litiges.

Sinistre garage. Froid, lugubre, sombre. Il ne fallait éclairer que parcimonieusement. Le soir, un peu, pour s'y retrouver, mais à peine. Le garage n'était pas chauffé, il n'y avait pas assez de couvertures. Il ne fallait pas parler fort, simplement chuchoter, apprendre à faire connaître l'essentiel de ses besoins et de ses émotions à voix basse. On ne pouvait pas non plus pleurer ni tousser ni éternuer. Cela aurait alerté les voisins. En ce temps-là, il ne fallait pas seulement échapper aux rafles, mais éviter les dénonciations. Ne pas laisser supposer que des Juifs se cachaient dans l'appentis.

Elle, la petite, la seule enfant du groupe, la seule à ne pas porter l'étoile ; elle n'avait pas six ans et le décret de Pétain stipulait que tous les enfants juifs de plus de six ans devaient porter l'étoile mais ne disait rien pour les plus petits ; la seule donc sans étoile, ce qui la vexait en permanence et la rendait mélancolique car elle aurait bien voulu ce chiffon pour elle et pour Gratok ; elle, la petite, ne s'accommodait pas de ce silence et de cette noirceur. Elle apprit à éternuer «en dedans» (*inëveinik*) comme disait sa mère, à pleurer «en dedans», les larmes retournées, à l'intérieur. Mais elle était sujette aux bronchites. Elle se mettait à tousser. Difficile de tousser «en dedans». Sa mère lui mettait la main sur la bouche pour étouffer le bruit, même qu'une fois, elle faillit l'asphyxier tant

elle avait appuyé fort, paniquée qu'elle était par la grogne des autres qui menaçaient de les mettre à la porte si la petite continuait à faire du bruit. Faire du bruit, l'interdit absolu. La lumière, l'interdit absolu.

Dans ce monde confiné, elle avait de l'autre côté de l'appentis, sous une fenêtre minuscule qui laissait parfois paraître quelques étoiles dans la nuit, ou de gros nuages, un petit pot à elle, que sa mère vidait et nettoyait tous les matins. Elle y restait des heures avec son ours Gratok. On ne sut jamais d'où lui était venu ce nom à consonance russe. Gratok ne la quittait pas. Elle lui parlait tout bas, lui racontait des histoires. Ils marchaient tous les deux dans une prairie ensoleillée pleine de scabieuses et de pissenlits quelque part en Pologne ou en Biélorussie. Le soleil les suivait partout et ils pouvaient rire aux éclats. Ils longeaient des champs de tournesols et mangeaient des tartines à la graisse d'oie. D'autres fois, ils partaient le long des routes à la recherche de son père. Elle savait qu'il était prisonnier en Allemagne dans un stalag, elle avait vu une photo de lui et cela devait leur suffire, à elle et à Gratok, pour le retrouver au bout du monde.

Pendant la journée, les habitants du garage se dispersaient, certains menaient des activités de Résistance au sein de la MOI, d'autres avaient trouvé du travail dans le quartier, la femme qui pleurnichait toujours partait au ravitaillement. Sa mère descendait les marches du passage Julien-Lacroix, au bas duquel, rue des Couronnes, se trouvait l'atelier de couture où elle travaillait. Un jour qu'elle l'avait emmenée avec elle, ne sachant à qui la confier, la petite avait croisé des enfants qui jouaient au gendarme et au voleur. Elle reconnut le jeu, voulut s'échapper et se mêler au groupe d'enfants. Sa mère la rattrapa violemment par le bras. Interdit de jouer, de parler aux enfants. On ne parlait que yiddish dans ce garage, et elle, la petite, lorsqu'elle tentait de s'exprimer en français avait un lourd accent d'Europe centrale, ce qui aurait pu les trahir. Se taire. Se taire, *Chah ! Schtil !*

Un jour, sa mère trouva Juliette qui accepta de la garder tous les jours moyennant une somme modeste, tous les jours, du matin jusqu'à la fin de l'après-midi et même de la coucher en cas de danger. Juliette, la belle Juliette. Grande et mince, très maquillée, les cheveux relevés en l'air comme la mode de ce temps l'exigeait. Juliette rieuse, tonique. Elle ne sut jamais le métier de Juliette mais celui-ci, manifestement, la conduisait presque tous les jours aux Folies Belleville, le célèbre Caf' Conc' du bas de la rue. Elle mettait la petite et Gratok dans une poussette, et la troupe descendait la rue par tous les temps. C'était un grand théâtre, fortement éclairé avec un lustre central qui illuminait la salle. Devant la scène, de lourds rideaux rouges, des draperies, des cadres dorés avec des angelots joufflus qui soufflaient dans des trompettes. Ce décor ravissait la petite qui y puisait de nouvelles histoires à raconter à Gratok, qui, l'accompagnant, semblait apprécier ce décor au plus haut point. La lumière s'éteignait dans la salle, les tentures étaient tirées et la scène resplendissait. Il y avait des jongleurs, des magiciens, puis des chanteurs, même qu'une fois, Maurice Chevalier y chanta et trinqua avec Juliette au champagne. L'air à la mode qu'une star de ce temps, très expressive, chantait et que la salle reprenait souvent était :

J'attendrai le jour et la nuit
 J'attendrai toujours ton retour.
 Car l'oiseau qui s'enfuit
 Vient chercher l'oubli
 Dans son nid.
 Le temps passe et court
 en battant tristement
 dans mon cœur si lourd
 Et pourtant j'attendrai ton retour.

La petite avait une fort jolie voix. Elle apprit cette chanson par cœur. Mais elle ne pouvait la chanter tout fort que chez Juliette. Elle finit vaille que vaille par l'apprendre à sa mère.

Elle se défit très vite de son accent d'Europe centrale. Elle prit même la gouaille des titis parisiens et au bout de quelques semaines, on l'aurait crue originaire de Belleville depuis toujours.

J'attendrai ton retour. À qui rêver ? À ce père si lointain, là-bas, dans la région de Hanovre en Allemagne ? Reviendrait-il un jour ? Depuis qu'ils avaient quitté leur deux-pièces, non seulement elle n'avait pas revu son grand frère, mais aucune lettre n'arrivait plus d'Allemagne. Plus personne pour lui dire qu'elle était belle comme un ange et qu'elle était ce qu'il avait de plus précieux. Est-ce qu'on pouvait parler fort à son père ? Chez Juliette on riait, on s'amusait, on chantait, on mangeait à sa faim. Il y avait parfois autour de la table des Messieurs en uniforme avec des grosses bottes qui se parlaient entre eux dans une langue qu'il lui semblait comprendre. Par instinct sans doute elle n'en montra rien, ne relatant même pas à sa mère ces étranges rencontres. Son petit appartement frappait la petite par ses lustres à perles vertes qu'on pouvait descendre et monter grâce à une poulie au bout de laquelle se trouvait une espèce de poire en porcelaine blanche. Juliette l'amenait aussi au guignol des Buttes-Chaumont. Un jour, en sortant d'une représentation, elle vit un des jeunes qui habitait le garage se faire arrêter, et disparaître entre deux hommes en uniforme. Ainsi, à Paris, il y avait deux vies, deux mondes qui ne se rencontraient que dans ces moments furtifs qui duraient une demi-seconde. Le monde de ceux qui portaient l'étoile, qui devaient se cacher, qui parlaient tout bas, qui parlaient yiddish, et le monde de ceux qui buvaient du champagne, qui allaient au Caf' Conc', qui chantaient «J'attendrai» et qui allaient au guignol. Elle apprit à séparer les deux mondes, celui de la mort et celui de la vie. Elle savait qu'elle appartenait aux deux et que sa vie avec Gratok, les histoires qu'elle lui racontait, c'était l'entre-deux, une façon d'échapper à cette coupure.

Un jour, en veine de confidences, elle dit à Juliette :

— Tu sais, quand je serai grande, je parlerai français comme toi. On fera du bruit et on allumera toutes les lumières. Je parlerai français, pas le yiddish parce que le yiddish c'est la langue de la mort. Au garage, il faut se taire et si, dans la rue, on vous prend à parler le yiddish on vous emmène. Le yiddish c'est la langue de ceux qui portent une étoile. Regarde, moi je n'ai pas d'étoile, moi, je parle français et quand je serai grande je parlerai français comme toi !

Elle redit la même chose à sa mère qui n'en parut pas troublée, heureuse que la petite ait trouvé une famille au cas où. Ce «au cas où» l'obsédait. Elle avait jusque-là échappé aux rafles mais les miracles n'auraient qu'un temps. En fait, le 16 juillet 1942, ses enfants se trouvaient à Ozoir-la-Ferrière, dans la banlieue de Paris. Elle s'était fait arrêter à l'angle de la rue de Belleville et de la rue des Pyrénées. En montant dans l'autobus qui devait la conduire avec d'autres au vélodrome d'hiver, elle qui parlait si mal le français, si timide, si insignifiante, elle eut l'idée de sortir sa carte de femme de prisonnier. Elle revenait juste de la poste et avait envoyé un colis à son mari prisonnier au Stalag 11-B un colis, la carte portait la marque encore fraîche du tampon. Elle dit :

— Mais, je suis femme de prisonnier, regardez !

Allez savoir pourquoi le flic ne lui a pas répondu «j'en ai rien à foutre» en la poussant dans le fond de l'autobus avec les autres. Allez savoir pourquoi, ce jour-là, à cette heure-là, à cet endroit précis de Paris, il la regarda et lui dit :

— Ah bon, alors descendez et barrez-vous !

Ces petits miracles n'auraient qu'un temps. Elle se sentait traquée. Elle continuait cependant à lui chanter presque tout bas des berceuses en yiddish et en polonais. Il y était

question de routes enneigées et d'un père colporteur qui ne reviendrait à la maison que pour le Shabbat, de terres lointaines où les chèvres ont parlé yiddish et où les papillons les comprenaient. Plus tard, je parlerai français comme Juliette !

Et puis et puis... Il y eut les barricades de la Libération de Paris. Elle se retrouva avec des petits drapeaux dans les mains, saluant les Libérateurs, et reçut son premier chewing-gum en suivant les camions américains rue de Ménilmontant. Son père rentra le 1^{er} mai 1945. Il neigeait sur Paris. Il lui parla en yiddish. Elle ne le reconnut pas. Il avait plus de panache sur les photos. Ce n'était pas le Prince charmant déguisé en soldat mais, somme toute, un homme ordinaire qui avait l'air heureux bien que fatigué. Et puis, et puis, on déménagea, on alluma les lumières, on parla fort.

À l'école elle était la première en français. Son livre préféré devint le *Petit Larousse illustré* que son oncle, qui avait fait les Brigades internationales, lui avait offert pour ses sept ans. Elle restait des heures à feuilleter le dictionnaire, à rêvasser devant tel ou tel mot qui avait une étrange consonance ou qui lui rappelait quelque chose de Juliette. Elle aimait le dessin de la forme des départements et les fleuves qui les traversaient. La Seine prend sa source sur le plateau de Langres et la Loire au Mont Gerbier-de-Jonc.

Bientôt, sa mère se mit à l'affût des nouvelles. Où était sa famille restée en Pologne ? Quelques personnes de son entourage lui avaient dit qu'il ne restait rien. RIEN. Elle haussa les épaules. Puis, on découvrit l'horreur, et sa mère devint mélancolique, se parlant à elle-même à voix basse, se faisant toute petite, insaisissable, lointaine, absente. Cette fois, le yiddish n'était pas seulement une langue de mort, dangereuse, la langue des porteurs d'étoiles, mais la langue des morts, de tous ceux qui avaient disparu en pensant, en rêvant et en parlant dans cette langue. Ses parents l'envoyèrent dans un patronage, le jeudi, école tenue par les Socialistes Bundistes où l'on apprenait le yiddish sérieusement : les déclinaisons, les conjugaisons, le double système de la formation des mots, germaniques et hébraïques, les emprunts slaves, les irrégularités. On y apprenait des poèmes de Itzrok Laïbush Peretz et des chansons de la révolte du ghetto de Varsovie. Elle sentait un malaise en face des trésors de cette langue. Elle n'était pas bien dans sa peau. Elle avait lu des livres et des articles que ses parents lui cachaient. Elle savait tout d'Auschwitz. La langue sentait le gaz et la fumée. Un jour, elle s'évanouit à la lecture d'une page pourtant bien anodine d'un écrivain du XIX^e siècle. Le dimanche, on l'envoyait chez les Communistes, où l'on mettait en scène la Révolution d'octobre et où l'on chantait la Varsovienne. Cela se passait aussi en yiddish mais elle se sentait mieux, comme si la vie pouvait infiltrer cette langue de mort. Elle, la petite, c'est à l'école de la République qu'elle était heureuse, avec nos ancêtres les Gaulois, la belle forme hexagonale de la France, *Le Tour de France de deux enfants*, et ses poètes s'appelaient Lamartine et Musset. Et puis et puis... On entra tout doucement dans la société de consommation, on acheta un piano, une télévision pour voir en direct le couronnement de la reine Elizabeth II, son frère se maria et quitta la maison. La vie passait, une vie presque normale. On tenta d'oublier les porteurs d'étoiles, mais sa mère qui se parlait toute seule à voix basse quittait souvent l'appartement sans rien dire et descendait souvent la rue de Belleville, l'air hagard, et quand un agent de police la ramenait à la maison, il expliquait qu'elle lui avait dit avec son français maladroit qu'elle partait à la recherche de ses frères et sœurs restés en Pologne, à pied, comme ça.

Cinquante ans ont passé depuis le retour de son père. Elle ne reconnaît plus la petite du garage, même lorsqu'elle se penche sur des photos. Quelque chose de ses traits lui reste totalement étranger. Elle ne sait plus où est passé Gratok dont elle ne se sépara jamais. Elle l'avait encore avec elle à la Libération lorsqu'elle courait derrière les camions américains avec les enfants du quartier pour attraper à la volée des chewing-gums. Elle tenait Gratok de la main gauche, mais il avait perdu une patte entre-temps. Après, comment savoir ce qu'il est devenu.

Depuis, presque tout a disparu, le garage, le terrain vague, le réverbère, les escaliers de la rue Vilin, et même la rue Vilin et le passage Julien-Lacroix. La spéculation immobilière s'est acharnée sur tous ses souvenirs. Le quartier a été remodelé. On a fait un grand parc. Il n'est même plus possible de retrouver le moindre tracé. Que Gratok ait été emporté dans la tourmente, quoi de plus naturel. Elle ne sut même pas ce qu'était devenue Juliette, à qui elle devait tant. Tondue comme d'autres qu'elle avait vues au métro Belleville ? Tout a basculé dans le silence, l'oubli, le passé, ce passé poubelle et déchet de l'histoire, dans l'amnésie.

Elle se souvient pourtant de ces longues scènes sur le pot au fond du garage où elle parlait à Gratok, lui racontait des histoires, échafaudait des projets, lui chantait des chansons qu'elle inventait. Mais dans quelle langue lui avait-elle donc parlé durant si longtemps, tant d'heures et tant d'années ? Ce ne pouvait pas être en français. Avant Juliette elle ne connaissait que des bribes de cette langue, et même après elle n'aurait pas osé, se réservant pour plus tard. À coup sûr, ce n'était pas en yiddish, la langue dans laquelle il fallait se taire, et même, tousser et éternuer «en dedans». Elle avait dû inventer une langue pour elle et pour lui, des écholalies plaintives déchiffrables par eux seuls, les mettant à l'abri des adultes et, pensait-elle, des Allemands. Peut-être quelque chose de la langue pure de Walter Benjamin, ou de la langue du papier peint d'Elias Canetti, mais à l'époque elle n'en savait rien. Non, elle ne reconnaissait plus cette petite fille au regard brillant. Pourtant, beaucoup plus tard, devenue traductrice de cette langue des morts, elle comprit que quelque chose de cette petite continuait à l'habiter silencieusement. Elle n'avait jamais compris pourquoi ce travail de traduction lui demandait tant de peine et faisait monter en elle une si terrible angoisse. Elle devenait dyslexique, ne voyait pas les mots, en projetait d'autres, ne saisissait pas telle locution ou telle forme syntaxique. Ce n'était pas tant de jouer dans les dictionnaires et les grammaires d'une langue qui avait perdu presque tous ses locuteurs qui lui faisait tant de mal, ce n'était pas tant l'étrangeté de ces caractères hébraïques qui lui étaient si familiers qui la mettait mal à l'aise. Non. C'était quelque chose associé au silence, à la nuit et à la mort. Traduire des romanciers et des poètes juifs de langue yiddish, c'était à la fois passer du royaume des morts à celui des vivants. Ils ressuscitaient dans une autre langue bien vivante celle-là, mais les traduire, c'était aussi descendre chaque fois aux enfers. Chaque mot de cette langue, chaque vers ou chaque phrase qu'elle tentait maladroitement de traduire, auraient pu avoir été prononcés sérieusement, ludiquement, amoureuxment ou avec colère par ceux dont les bouches s'étaient définitivement tues. En travaillant sur cette langue, elle les rendait à la vie, mais elle se retrouvait à chaque virgule, à chaque paragraphe, sur la rampe de Birkenau. Ce voyage, elle le faisait chaque jour, il était inscrit dans chaque lettre de l'alphabet. Elle étouffait. Un jour, elle aurait décidé de s'arrêter, pour respirer. De changer de métier, pour voir, d'écrire en français, peut-être, d'essayer de faire sonner le yiddish en français, d'imiter sa prosodie, son rythme, sa propre respiration. Langue de mort contre langue de vie ? Quand je serai grande je parlerai français comme Juliette. Il était temps d'oublier la langue de mort, de la refouler au plus profond. Un jour, peut-être, on pourrait à nouveau lui trouver une place sans que cela fasse mal, sans qu'on se retrouve sur la rampe de Birkenau. Un jour. Qui sait ? Ce qui la préoccupait surtout dans son métier d'écrivain, c'était de retrouver cette langue inventée pour Gratok, avec laquelle elle avait traversé la guerre, une langue douce, dite à mi-voix, dans laquelle on pouvait tout dire, absolument tout. Le bonheur d'être sur le pot et de regarder les nuages lourds, l'effroi devant ce que les grands racontaient, le sentiment du danger, la joie d'aller le lendemain au guignol avec Juliette, les lambris du Caf' Conc', le père au loin, bûcheron dans les forêts allemandes, le grand frère dont elle n'avait pas de nouvelles, les prairies lointaines et les champs de tournesols, l'envie de vivre et parfois celle de mourir,

les yeux si mélancoliques de sa mère ; on pouvait tout dire. Il suffisait de trouver un rythme, une scansion. La langue de Gratok c'était la langue des rêves, qu'elle avait découverte comme ça entre deux rafles, au fond du garage froid où dormaient les porteurs d'étoiles. Elle ne se reconnaît pas sur les photos, mais elle se voit très bien courant derrière les camions américains rue Ménilmontant, son Gratok dans la main gauche, cherchant à attraper les chewing-gums que les soldats lançaient en riant. Son quartier est mort depuis longtemps, son père est mort depuis longtemps, sa mère est morte depuis longtemps, mais rien ne l'empêchera de continuer à descendre éternellement la rue de Belleville, se parlant à elle-même, à voix basse, à la recherche de ses frères et sœurs restés en Pologne et tous disparus à Treblinka. Elle continue à lui chanter des berceuses en yiddish et en polonais. Il y est toujours question de routes enneigées et d'un père colporteur qui ne reviendra à la maison que pour le Shabbat, de terres lointaines où les chèvres parlent encore yiddish et où les papillons les comprennent.